

Laval théologique et philosophique



Piaget, l'enfant et le primitif

Guy Godin

Volume 42, numéro 3, octobre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400262ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400262ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godin, G. (1986). Piaget, l'enfant et le primitif. *Laval théologique et philosophique*, 42(3), 361–375. <https://doi.org/10.7202/400262ar>

PIAGET, L'ENFANT ET LE PRIMITIF

Guy GODIN

RÉSUMÉ. — *L'auteur s'intéresse à Piaget en tant que sujet individuel, principalement par l'analyse d'écrits autobiographiques. L'article propose une interprétation du rôle des habitudes intellectuelles, en relation avec l'affectivité d'une part et l'intelligence d'autre part, dans le cheminement du « premier » Piaget.*

1. Introduction

« Une expérience vécue n'a rien d'original en ses grandes lignes : elle n'est que le reflet des courants en jeu dans son milieu formateur. »¹

C'EST EN S'APPUYANT sur cette affirmation que Piaget se croit justifié de généraliser « sans précaution » la portée de l'expérience vécue qui l'a conduit aux deux constatations (valeur de la philosophie pour poser une problématique et son incapacité de la résoudre par ses méthodes réflexives) sur lesquelles il fonde ses thèses centrales dans *Sagesse et illusions de la philosophie*. Pour la clarté de mon exposé, résumons ces thèses : 1) la philosophie n'atteint pas un savoir car elle est dépourvue de moyens de vérification ; 2) elle joue un rôle de sagesse en coordonnant les valeurs, y compris celles de la connaissance ; 3) plusieurs sagesse coexistent tandis qu'une seule vérité est possible, fondée sur le consensus scientifique.

Mon intention est de faire la critique de l'affirmation citée ci-dessus en niant la première partie et en nuancant la seconde ; ma méthode consistera à me servir du cas Piaget lui-même pour montrer comment l'originalité réelle de ce cas, en plus d'être un certain reflet d'un individu et d'un milieu particulier, illustre à sa manière certaines conditions générales de la vie intellectuelle². En d'autres termes, ce n'est ni le contenu

1. Jean PIAGET, *Sagesse et illusions de la philosophie*, postface à la seconde édition, Paris, P.U.F., 1968, p. 306.

2. Une telle étude ne saurait être exhaustive. Elle s'appuiera sur des écrits dans lesquels Piaget se raconte. Outre *Sagesse et illusions...*, mentionnons : *Mes idées* (Propos recueillis par Richard I. Evans), Paris, Denoël-Gonthier, 1977 ; « Autobiographie », *Cahiers V. Pareto*, 10, 1966 ; Jean-Claude BRINGUIER, *Conversations libres avec Jean Piaget*, Paris, Laffont, 1977 ; « *L'Express va plus loin avec Jean Piaget* », *L'Express*, 23-29 décembre 1968 ; « A conversation with Jean Piaget », *Psychology Today* 3, 12, 1970.

de la pensée piagétienne comme telle qui m'intéresse, ni même Piaget comme sujet épistémique, lequel n'a vraiment rien d'original si tant est que Piaget lui-même ait bien démontré scientifiquement que les structures et les étapes du développement de la connaissance sont les mêmes chez tous les individus. En tant que sujet épistémique, Piaget est une sorte de non-Piaget, submergé dans l'universalité d'une psychogenèse devenue banale depuis que Piaget lui-même en a démonté le mécanisme. Je m'intéresse à Piaget comme sujet individuel. Ce faisant, je prends vis-à-vis Piaget une attitude vraiment non piagétienne.

En effet, Piaget a expliqué ainsi son manque d'intérêt pour l'étude de l'affectivité :

« Mon problème étant la connaissance, je n'ai pas de raison de m'occuper des problèmes affectifs, mais ce n'est pas par désaccord, c'est par distinction, par différenciation d'intérêts, ce n'est pas mon domaine, et d'une manière générale, j'ai honte de le dire, mais je m'intéresse peu aux individus, à l'individuel, je m'intéresse à ce qui est général dans le développement de l'intelligence et de la connaissance tandis qu'une psychanalyse c'est par essence une analyse des situations individuelles, des problèmes individuels, etc. »³

On voit donc pourquoi, selon Piaget, ce qu'il y a d'original dans une expérience vécue ne relève pas des grandes lignes, mais plutôt des détails qui font l'affaire des psychanalystes. Quant aux grandes lignes, on peut les généraliser sans précaution car elles touchent déjà à ce qui est général dans le développement. Toutefois, cette interprétation ne va pas sans difficulté, car dans la phrase citée au début de cet article, Piaget ajoutait que ces grandes lignes renvoient au milieu dans lequel s'est déroulé ce vécu. On devrait logiquement conclure que, pour les grandes lignes, tous les milieux formateurs sont les mêmes, ce qui à première vue paraît accorder des privilèges indus à l'universalité. Cette affirmation justificatrice de Piaget est donc à tout le moins ambiguë et c'est peut-être dans l'originalité de ce sujet individuel que nous trouverons réponse à cette ambiguïté.

Notons que le désintéressement de Piaget pour l'affectivité n'est pas seulement une question de différenciation d'intérêts personnels, mais se fonde aussi sur un motif de rigueur scientifique bien en accord avec ses thèses majeures. Les théories scientifiques actuelles sont « bougrement provisoires » faute d'explications endocriniennes précises⁴. C'est un problème qui nous dépasse et « sur lequel on pourra dire des choses intelligentes dans cinquante ans »⁵, lorsque la science possédera les éléments neurologiques nécessaires. Sans faire un procès d'intention, on pourrait ajouter que les philosophes peuvent bien continuer à construire des théories fondées sur la pure réflexion, car c'est là la fonction heuristique de la philosophie ; mais nous passerons vraiment aux choses sérieuses⁶, à un savoir réel sur l'affectivité, au moment où la science pourra en démontrer les structures neurologiques universelles...

3. *Conversations libres...*, p. 131 ; cf. : *L'Express...*, p. 53.

4. *Conversations libres...*, p. 79.

5. *Ibid.*, p. 83.

6. « Les philosophes grecs étaient des gens sérieux qui faisaient de la science ». (*Conversations libres...*, p. 31)

les psychanalystes continuant de s'intéresser aux idiosyncrasies scientifiquement aberrantes de tel ou tel sujet individuel. Piaget réagit en homme réaliste, intéressé aux faits démontrables : « I always preferred the workings of the intellect to the tricks of the unconscious ».⁷

Cette insistance sur le général scientifiquement vérifiable rapproche Piaget — sans doute à son insu — de la position d'Aristote à l'effet qu'il n'y a pas de science du singulier. Mais la différence des deux contextes est de taille parce qu'Aristote ne réduit pas toute connaissance à la science telle qu'il la conçoit.⁸ Celle-ci constitue le savoir parfait, mais il existe aussi d'autres formes de prise de contact de l'intelligence avec le réel, au point que le développement de la vie intellectuelle doit respecter une diversité imposée par les objets eux-mêmes. Sur ce point, certaines positions d'Aristote nous aideront à préciser le rôle de l'intérêt, lié à la fois à l'affectivité et à certaines habitudes intellectuelles. Pour le moment, notons que l'intransigeance que Piaget montre à définir la vérité scientifique par le consensus vérifiable conduit à des conclusions paradoxales que lui-même n'accepterait sans doute pas. On ne voit pas pourquoi, par exemple, on refuserait la valeur de la vérité scientifique à la conception du monde du sorcier, laquelle rencontre un très large consensus dans tel groupe de primitifs et trouve une vérification répétée dans la vie quotidienne de ce groupe. D'autant plus que, d'autre part, le consensus actuel réalisé sur certains aspects de la théorie de Piaget aura très probablement été mis en cause avant cinquante ans.

De quel droit Piaget pourrait-il refuser cette application de l'une de ses thèses ? L'ethnocentrisme occidental serait de bien peu d'utilité à celui qui, justement, prétend faire aussi un lien scientifique nécessaire entre le développement de la pensée de l'enfant du XX^e siècle et l'histoire de la pensée tout court. À Jean-Claude Bringuier qui lui demandait de quel droit il faisait un tel rapprochement, Piaget a répondu :

« Écoutez, j'étais, d'un côté, intéressé par la biologie et de l'autre, par les problèmes de la connaissance en général. En tant que biologiste, je voulais comprendre comment la connaissance se forme, quelle en est la genèse, le mode d'élaboration, et là, le terrain d'investigation idéal eût été l'homme préhistorique, comme je vous l'ai dit, mais on ne sait rien de ses fonctions mentales ou peu de choses. Alors il fallait faire comme on fait en biologie quand on ne peut pas reconstituer le passé de la phylogenèse, on étudie l'ontogenèse, c'est-à-dire le développement individuel, qui a des relations avec la phylogenèse sans aucun doute ».⁹

Depuis le milieu des années 60, Piaget répétera souvent cette explication dans les entrevues. Elle décrit l'inspiration profonde d'un biologiste qui a consacré une

7. *Psychology Today*..., p. 27.

8. Piaget se dit « convaincu », et de surplus parce qu'il est occidental, de cette formulation de sa pensée que lui propose son interlocuteur : « On n'imagine pas que le réel puisse nous apprendre quelque chose de lui-même hors de l'esprit scientifique. » (*Conversations libres*..., p. 149)

9. *Conversations libres*..., p. 140 ; cf. : p. 39, voir aussi : *Mes idées*..., p. 37 ; *Introduction à l'épistémologie génétique*, Paris, P.U.F., 1950, p. 74 ; « Psychologie et critique de la connaissance », *Archives de philosophie*, t. XIX, n° 75, 1925, p. 197 ; *L'Express*..., p. 49.

grande partie de sa vie à l'étude de la psychogenèse pour y trouver des réponses aux questions que lui posait son intérêt dominant pour une épistémologie qui, pour être scientifique, se doit d'être génétique.¹⁰ Ceci me paraît définir l'originalité du sujet individuel Piaget. Dans cette réponse, le mobile central de son œuvre et de ses recherches ainsi décrit est comme une traduction plus accessible au public de ce que Piaget appelle lui-même son « unique idée » à laquelle il a consacré 22 volumes en trente années à savoir :

« ... que les opérations intellectuelles procèdent en termes de structure d'ensemble. Ces structures déterminent les types de l'équilibre vers lequel tend l'évolution toute entière ; à la fois organiques, psychologiques et sociales, leurs racines descendent jusqu'à la morphogenèse biologique même ».¹¹

C'est en 1950 que Piaget s'exprimait ainsi, mais cette unique idée était apparue pour la première fois dans un inédit écrit entre 1913 et 1915. Piaget y décrivait « son système », par lequel il espérait unir philosophie et biologie en vue de construire une épistémologie vraiment scientifique. Le problème était centré autour des relations du tout et des parties et, relisant ce texte à 30 ans de distance, Piaget découvre que l'une des alternatives proposées, à savoir celle de la conservation réciproque des parties du tout sans prédominance de l'un ou des autres, constituait un « schéma anticipateur » de ses recherches ultérieures.¹² À cette élaboration théorique, il manquait la vérification dans un domaine d'expérimentation. C'est pourquoi Piaget n'en publia les idées que sous la forme déguisée d'un roman philosophique dont le seul mérite fut de susciter l'indignation de deux philosophes ! Dans les années qui suivirent, l'idée s'enrichit de l'apport de la psychologie et de la méthode historico-critique pour enfin trouver un domaine d'expérimentation dans la psychogenèse. Piaget considère que c'est une « chance extraordinaire » qui l'a amené à être affecté à la standardisation de tests de raisonnement dans un contexte qui à toutes fins pratiques le mettait dans la position de chef de laboratoire. C'est au cours des années 20 que l'idée prit sa forme complète et définitive. On en trouve divers éléments dans les ouvrages et articles publiés à cette période mais la formulation la plus explicite est sans doute celle de la leçon inaugurale¹³ de l'enseignement qu'il assumera pour occuper la chaire de son ancien professeur A. Reymond. Pendant quatre ans, Piaget mena de front l'enseignement de l'histoire des sciences et celui de la psychologie de l'enfant comme moyen d'étudier le développement des idées dans un cours de philosophie des sciences. Ainsi brièvement retracée l'histoire de cette unique idée, devons-nous conclure qu'elle n'est que le reflet du milieu formateur de son auteur ou bien qu'elle s'explique par la personnalité intellectuelle — et affective — individuelle de celui-ci ? Je crois que les deux sont présents, comme je l'ai déjà posé en hypothèse au début de cet article, mais je veux insister sur les composantes de la personnalité intellectuelle individuelle de Piaget.

10. L'épistémologie génétique est « la seule perspective possible pour un biologiste ». (*Conversations libres...*, p. 21)

11. *Autobiographie...*, p. 148. Piaget ajoutera plus tard un chapitre couvrant la période 1950-1966.

12. *Ibid.*, p. 134.

13. Publiée sous le titre : « Psychologie et critique de la connaissance » dans *Archives de philosophie*, 19, 1925.

2. *Les composantes d'une personnalité intellectuelle singulière*

Les structures universelles du sujet épistémique décrites par Piaget sont incarnées dans une personnalité où il se passe beaucoup d'autres choses, tant au point de vue cognitif qu'au point de vue affectif. À titre d'instrument de classification et d'analyse de ces autres choses, je vais me servir de quelques remarques d'Aristote dans un court texte de la métaphysique que les traducteurs coiffent souvent du sous-titre : *Considérations sur la méthode*¹⁴. Aristote y constate que de fait, « l'accoutumance favorise la connaissance », car « nous aimons qu'on nous serve un langage familier ». D'autre part, ce même fait a l'inconvénient de faire croire à certains que toutes les connaissances s'obtiennent par le même mode, celui avec lequel on est le plus familier. Ceux qui sont nourris de mathématiques, ou de poésie, procéderont avec plus de facilité en mathématiques, ou en poésie, mais seront portés à rechercher en tout l'argument mathématique ou l'image poétique. Il faut donc avoir appris, non seulement la mathématique ou la poésie, mais aussi « quelle exigence on doit apporter en chaque espèce de science ».

La raison de cette ambivalence qu'Aristote constate sans s'en expliquer longuement ni clairement me paraît tenir à la différence qu'il établit par ailleurs entre les « vertus » intellectuelles et les vertus morales. Les premières ouvrent sur des objets divers auxquels chacune doit être appropriée tandis que les secondes sont tournées vers le sujet dont elles doivent modérer les passions et diriger les actions. Ces dernières ont besoin de répétition d'actes, d'accoutumance pour s'enraciner dans le sujet, devenir lui en quelque manière, tandis que les premières sont acquises par l'évidence d'une conclusion. Si leur principe effectif d'acquisition est la seule accoutumance, elles prennent le mode de la vertu morale et, d'une certaine manière, identifient l'objet au sujet, ce qui est à l'inverse de la connaissance selon Aristote, laquelle justement fait que le sujet « devient » l'objet.

En d'autres termes, les bonnes habitudes intellectuelles appropriées aux diverses sciences devraient idéalement être telles que le sujet individuel acquière une démarche ferme et sûre vis-à-vis tel objet tout en demeurant ouvert aux autres, et ceci, en raison même de l'universalité des structures intellectuelles du sujet épistémique naturellement ouvertes à tous les possibles et, en un sens et pour cela même, indifférentes à tel ou tel en particulier. Elles ne doivent donc pas être toutes coulées dans le même moule.¹⁵ Mais dans les faits, c'est ce qui se produit le plus souvent. Le sujet individuel est porté à tout ramener à son monde familier et ses habitudes intellectuelles prennent le mode des vertus morales, lesquelles visent à faire l'unité vitale du sujet dans toute sa

14. Cf. 994b 32-995a 21. Je n'entre pas dans les difficultés de ce passage. L'interprétation que j'en propose prend parti devant ses difficultés sans les examiner mais en tenant compte du contexte aristotélicien d'une façon qui me paraît plausible.

15. J'aurais voulu illustrer ceci par un exemple piagétien, dont je n'ai malheureusement pas retrouvé la référence. Le geste de saisir un objet atteindra de plus en plus de sûreté par la répétition. Mais la main doit demeurer souple sans quoi elle ne pourrait apprendre d'autre geste. On ne peut jouer du piano de la même façon qu'on saisit un objet. C'est ce que veulent faire ceux qui, selon l'un des exemples donnés par Aristote, n'admettent qu'un langage mathématique, phénomène de centration au sens piagétien.

singularité, modulant ainsi la connaissance en mode affectif, accentuant ainsi l'incommunicabilité native des personnes singulières. En termes contemporains, on pourrait dire que, idéalement, le sujet individuel devrait devenir un système de plus en plus ouvert tandis qu'en réalité, il tend à se maintenir en système clos. Le monde humain présente ainsi une image inversée de celui du cosmos, où les vrais systèmes sont ouverts, les systèmes fermés n'étant que des abstractions pensées par l'homme. On voit donc la grande difficulté de percer le mystère singulier de chaque sujet individuel.¹⁶

Avec toutes les réserves qu'impliquent mes remarques précédentes, je propose en m'inspirant d'Aristote et à titre d'hypothèse pour démêler les fils de cet écheveau, une description des principales composantes d'une personnalité intellectuelle. Le sujet individuel est comme écartelé entre deux pôles : celui de l'affectivité de son moi singulier plongeant ses racines dans l'inconscient et celui de structures individuelles universelles qu'il a reçues en cadeau du Sujet Épistémique Transcendantal. Le développement du sujet est le problème d'une interaction, d'un va-et-vient perpétuel entre ces deux pôles sous l'influence du milieu. Certains s'enferment dans un pôle en tentant d'ignorer l'autre. Pour la plupart, le dialectique s'établit à deux niveaux intermédiaires : celui des dispositions personnelles virtuelles qui se rapprochent davantage du pôle de l'affectivité de la personne totale et celui des habitudes intellectuelles acquises par l'éducation et qui se situent davantage du côté des structures intellectuelles. Mais les combinaisons particulières sont infinies et leur vécu n'est pas facilement généralisable sans précaution. Le génie est une longue patience dont le talent n'est donné qu'à un petit nombre.

Pour terminer ma description, je vais compléter mon hypothèse en y ajoutant un élément emprunté à Piaget, le rôle joué par l'intérêt.¹⁷ Pour Piaget, l'affectivité c'est le moteur, la source d'énergie dont dépend le fonctionnement de l'intelligence mais non ses structures.¹⁸ Si l'affectivité est le moteur, l'intérêt est son prophète, car il consiste en une sorte de « mécanisme de liaison » entre les deux systèmes que comporte l'affectivité : 1) celui des forces dont dispose l'individu et dont la régulation interne renvoie à un principe d'économie ; 2) celui de la finalité des actions en rapport avec le milieu et qui renvoie à un principe de valorisation.¹⁹ En d'autres termes, étant le réglage des forces nécessaires pour une finalité donnée, l'intérêt pourra être vu sous deux formes selon que, point de liaison entre deux systèmes, on l'envisage par rapport à l'un ou à l'autre. En relation avec l'énergie, c'est l'intensité de l'effort qui

16. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles on voit périodiquement apparaître des positions qui tendent à réduire ce mystère aux illusions d'un sujet épistémique qui aurait pris ombrage de la différence révoltante de l'autre, ou qui se serait fourvoyé dans l'intersubjectivité.

17. Cf. *Les relations entre l'intelligence et l'affectivité dans le développement mental de l'enfant* (Les cours de Sorbonne), Paris, Centre de documentation universitaire, 1959. Comme dans le cas du passage d'Aristote utilisé plus haut, j'interpréterai les « grandes lignes » de la notion d'intérêt d'une façon utile à mon propos, sans entrer dans les difficultés qu'elle pose. Il est regrettable que, fidèle à son manque d'intérêt pour l'affectivité, Piaget se soit peu préoccupé de préciser sa notion d'intérêt, qu'il emprunte à plusieurs auteurs et qui à certains moments semble se confondre avec celle de l'affectivité.

18. *Les relations entre...*, p. 5.

19. *Ibid.*, p. 40.

définit *l'intérêt* ; en relation avec la valorisation ce sont les contenus des objets valorisés qui définissent *les intérêts*.²⁰ Dans le premier cas, l'intérêt expliquera pourquoi tel individu déploie plus ou moins d'énergie à telle activité ; dans le second, l'intérêt expliquera pourquoi l'individu choisit telle activité plutôt que telle autre et établit une hiérarchie de valeurs qui témoigne de ses intérêts. Comme l'accoutumance d'Aristote, l'intérêt possède une ambivalence que le style répétitif et parfois embarrassé de l'exposé de Piaget trahit sans totalement réussir à la clarifier. Mais comme à tous les prophètes, on peut accorder à l'intérêt le privilège de s'exprimer en énigmes et en symboles.

Retenons, comme révélateur de l'affectivité, que *les intérêts* au sens piagétien nous renvoient au premier niveau de la dialectique individuelle décrite ci-dessus, celui des dispositions personnelles. Les valeurs que traduisent ces intérêts sont une sorte de lien, de projection affective du sujet sur l'objet, fondée sur les préférences du sujet, lesquelles sont connaturelles à ses dispositions personnelles. Au départ, les objets qui seront valorisés seront ceux avec lesquels les dispositions personnelles ont le plus d'affinité. Par la suite, au cours du développement et sous des influences diverses dont celles du milieu, certaines de ces dispositions seront accentuées, d'autres étouffées. D'autre part, *l'intérêt* au sens piagétien nous renvoie plutôt au second niveau décrit plus haut, celui des habitudes intellectuelles acquises par l'éducation. C'est l'accoutumance au sens d'Aristote, qui fait d'un mode particulier un principe économisateur d'énergie parce que plus facile en raison de sa familiarité. La régulation interne tendra à se faire inconsciemment et quasi automatiquement assurant une stabilité et une hégémonie de plus en plus grandes au mode de procéder en cause. On s'enfonce de plus en plus dans ce que Piaget appelle l'intra-individuel.²¹

3. *Le cas Piaget*

Voyons maintenant comment on peut appliquer au sujet individuel Piaget notre hypothèse descriptive des composantes d'une personnalité intellectuelle. Nous allons nous arrêter surtout aux deux niveaux intermédiaires décrits plus haut, laissant de côté les deux pôles extrêmes. En effet, les structures intellectuelles du sujet épistémique étant par définition universelles, le cas Piaget est dénué d'intérêt, sauf à remarquer que le génie propre de Piaget est justement d'avoir apporté une contribution majeure et originale à la compréhension de ces structures par son analyse de la psychogenèse. Quant à l'autre pôle, celui de l'affectivité profonde du moi, il faudrait pouvoir faire la psychanalyse du sujet pour être sûr d'en pénétrer les mystères.²² Nous allons aborder

20. *Ibid.*, p. 48, *passim*.

21. Par opposition à ce qu'il appelle l'inter-individuel, et que, dans notre contexte, on pourrait appeler inter-objectal. Pour épuiser la question il faudrait aussi considérer l'interindividuel, mais cela dépasserait le cadre de cet article.

22. Les maigres renseignements autobiographiques posent un problème étrange. On pourrait croire que le cas Piaget présente deux Œdipes, l'un paternel et l'autre maternel. Le premier est le paradoxe du refus du refus de l'histoire : l'intérêt de Piaget pour l'histoire de la pensée, à laquelle il a voulu se consacrer d'une façon rigoureuse par le recours à l'étude expérimentale de l'histoire du développement individuel, à l'encontre des « vives recommandations » par lesquelles son père, lui-même historien,

l'examen du cas par les habitudes intellectuelles pour considérer ensuite comment se sont développées les dispositions personnelles en relation avec ces habitudes. Comme point de comparaison, nous ferons quelques allusions au cas Einstein.²³

À plusieurs reprises, Piaget lui-même affirme que les habitudes mentales acquises au cours de ses contacts initiaux avec la zoologie ont joué un rôle de premier plan dans l'évolution de sa pensée et de ses recherches.²⁴ Ce sont des habitudes de précision dans la classification des faits (premières collections de spécimens) et de rigueur dans le contrôle par la vérification (recherches et publications) : en d'autres termes, la méthode scientifique appliquée au domaine de la science naturelle des êtres vivants. C'est *l'intérêt* dominant de Piaget, l'intensité énergétique commandant l'organisation budgétaire de l'équilibre économique réalisé, au cours de son itinéraire intellectuel, entre *les intérêts* pour des contenus divers plus ou moins conformes à ses dispositions personnelles. Par là s'explique la passion de la recherche, d'où naît la joie d'avoir découvert « un beau fait ».²⁵

Au contraire, le moteur énergétique d'Albert Einstein consiste en ce qu'il appelle lui-même « pure thinking »²⁶, le jeu libre de la pensée dans la construction d'un système de concepts à être mis en correspondance avec le monde de l'expérience sensible. C'est une forme d'étonnement (*wonder*) qui non seulement suscite ce jeu mais y trouve aussi sa réponse essentielle, même s'il faut sacrifier en cours de route aux exigences de règles qui, résultant d'une convention entre les hommes, permettent de parler d'une « vérité ». Ce mode dominant chez Einstein naquit de la conjoncture de deux événements majeurs : 1) une crise religieuse, née des « mensonges » découverts dans la Bible à l'occasion de la lecture d'ouvrages de vulgarisation scientifique et conduisant le jeune Einstein (12 ans) à une « positively fanatic orgy of free-thinking »²⁷ ; 2) l'étonnement ressenti au même âge, au cours de la lecture de la géométrie d'Euclide, devant la liberté de la pensée mathématique dans l'intuition d'axiomes à partir desquels on peut déduire de merveilleuses preuves, sans avoir à

l'enjoignait de ne pas faire de l'histoire parce que ce n'était pas une science sérieuse (*Autobiographie...*, p. 130; *Conversations libres...*, p. 22; *Sagesse et illusions...*, p. 11). D'autre part, le refus de la psychanalyse pour laquelle, dans un premier temps, l'instabilité de sa mère avait suscité son intérêt (*Autobiographie...*, p. 130; *Psychology Today...*, p. 27). L'itinéraire est ici plus complexe : C'est ce qu'on pourrait appeler un désir de fuir l'illusion des malices de l'inconscient qui a d'abord orienté l'intérêt de Piaget vers la philosophie (*Autobiographie...*, p. 132; *Sagesse et illusions...*, p. 12), tout en le détachant, semble-t-il, de la religion qui était une valeur maternelle. La graduelle déconversion de la philosophie qui se produisit par la suite commença par un retour à la réalité, pour fuir cette autre illusion de la philosophie, dans la sécurité de la psychologie scientifique. Mais le fond de cette réalité est celui d'un « monde à la fois personnel et non fictif » (*Autobiographie...*, p. 130), fondé sur une unité intérieure trouvée « dans la direction d'un immanentisme qui m'a longtemps satisfait, sous d'autres formes d'ailleurs de plus en plus rationnelles » (*Sagesse et illusions...*, p. 12).

23. Pour notre propos, un article suffira : « The beginnings of Albert Einstein », *Intellectual Digest*, fév. 1972. Ce texte est condensé de *Albert Einstein — Philosopher Scientist*, (Paul A. Schipp, édit.) La Salle, Open Court, 1970.

24. Il répète cette déclaration cinq fois dans l'*Autobiographie* (pp. 132, 135, 136 et 142) et y fait allusion deux fois dans *Sagesse et illusions...* (pp. 11 et 20).

25. *Conversations libres...*, p. 85.

26. *Op. cit.*, p. 64.

27. *Ibid.*, p. 63.

vérifier ou à prouver les axiomes.²⁸ C'est la méthode de ce libre jeu qu'Einstein appliquera à tenter de percer le mystère, le ressort caché du cosmos tout entier, mystère qui constitue son intérêt personnel dominant déjà manifesté à l'âge de cinq ans par l'expérience très vive du mouvement de l'aiguille aimantée d'une boussole que lui montrait son père.²⁹ Cette fascination du monde physique naturel lui fera un temps négliger les mathématiques pour le travail de laboratoire en physique, mais c'est ultimement la mathématique qui donnera son plein sens à cette fascination dans l'équation de la relativité.

D'autre part, la validité de la correspondance entre un système de pensée librement inventé et le vaste monde de l'expérience sensible va poser des problèmes de vérification. Mais cet aspect intéressera peu Einstein : devant la diversité des branches de la physique, et même devant la pluralité des écoles mathématiques, il trouvera sa force dans le mode dominant de l'intuition acquis lors de son premier contact avec la mathématique : « I soon learned to *scout out* that which would lead to fundamentals, and to turn aside from everything else ». ³⁰ Le lien profond entre la mathématique et la physique est un fondement intuitif de la sorte, qui permet à Einstein d'échapper aux chaînes du « purement personnel » dominé par les désirs, les espoirs et les sentiments, pour se mouvoir avec la liberté de la pensée dans la contemplation de cet univers immense, qui existe indépendamment de l'homme, mais dont l'énigme éternelle n'est pas totalement inaccessible à la pensée.³¹

C'est dans un autre monde que Piaget trouvera refuge contre les « embêtements de la vie »³², un monde à la fois personnel et non fictif selon les termes que nous avons déjà cités : le monde des faits soumis au contrôle par le labeur quotidien de la vérification, mais au service d'idées aussi générales que celles d'Einstein, bien que leur contenu traduise des intérêts personnels différents et peut-être plus complexes à décrire. C'est la mécanique qui l'attira en premier lieu à l'âge de sept ans : intérêt vite délaissé pour le domaine des êtres vivants (oiseaux, fossiles, mollusques) qui témoigne d'une affinité plus profonde. Tout comme le mystère de l'aiguille aimantée saisit le jeune Einstein et témoigne déjà de dispositions personnelles qui centreront ses intérêts sur la mécanique de l'univers entier, ainsi les spécimens classifiés et étudiés avec ardeur par le jeune Piaget — il attendait son mentor une demi-heure d'avance — traduiront à leur manière l'attrait pour les idées générales — pour lesquelles les mollusques ne mènent pas très loin³³ — qui cristallisera les autres intérêts autour du phénomène de l'évolution de la vie dans sa totalité. Les affinités manifestes de Piaget pour la biologie et la psychologie seront comme finalisées par une disposition profonde à la philosophie qui se réalisera concrètement par l'intervention de l'épistémologie génétique, laquelle est comme le raccourci de l'unique idée

28. *Ibid.*, p. 64.

29. *Ibid.* Je ne considérerai pas ici les autres intérêts, s'il en est.

30. *Ibid.*, p. 66. C'est nous qui soulignons.

31. *Ibid.*, p. 63.

32. *Autobiographie...*, p. 130; *Conversations libres...*, pp. 27 et 83.

33. *Conversations libres...*, p. 23.

que nous avons décrite plus haut. Les intérêts de Piaget pour les mathématiques, la physique et la logique viendront se greffer plus tard à titre d'instruments au service de cette idée ou de champs d'application.³⁴ Notons que le peu d'intérêt porté par notre sujet à l'individuel et à l'affectif n'est pas sans relation avec ses dispositions « hermétiques » à l'endroit de la poésie³⁵, à laquelle est d'autre part apparenté le jeu mathématique intuitif d'Einstein.

Des deux crises qui ont marqué l'adolescence de Piaget, c'est la seconde qui illustre le mieux la dialectique des dispositions et des habitudes. La première, née de la constatation des contradictions de la science et de la foi, ne semble pas avoir été très profonde. Elle témoigne principalement des dispositions philosophiques de Piaget car c'est surtout la faiblesse de l'édifice d'idées et de preuves de la religion qui le frappe. La seconde crise fut déterminante ; c'est là que tout s'est joué : « Pour ma part, j'ai décidé de me consacrer à la philosophie sitôt que je l'ai connue. »³⁶ En un sens profond, la déconversion postérieure n'y a vraiment rien changé.

L'idée de l'évolution créatrice de Bergson, telle que la lui présenta son parrain, « fut un choc immense, je dois l'admettre »³⁷, un « coup de foudre »³⁸. Choc à la fois émotif et intellectuel qui donnera un contenu positif à la soif philosophique du jeune Piaget, laquelle, d'autre part, aura paradoxalement pour moteur les habitudes de vérification acquises en zoologie. C'est l'identité de Dieu et de la vie, sentie jusqu'à l'extase, qui le conduit à faire de la biologie la source première de toute explication, y compris celle de la connaissance. Mais c'est l'intensité énergétique du moteur — les habitudes acquises — qui explique que Piaget choisit la psychologie plutôt que la philosophie comme discipline apte à réaliser cette philosophie personnelle profonde. Car l'extase fut suivie de la déception, la fascination instantanée fit le long feu d'une lente déconversion. La lecture de Bergson lui-même amorça ce processus, laquelle lui présenta la philosophie sous le jour d'une « ingénieuse construction dénuée de base expérimentale ». Pour rester fidèle à la philosophie, il aurait fallu que Piaget y trouvât le mode de procéder de la zoologie. Car les habitudes déjà acquises :

« ... fonctionnèrent si je puis dire comme instruments de projection contre le démon de la philosophie. Grâce à elles, j'eus le rare privilège d'entrevoir la science et ce qu'elle représente avant de subir les crises philosophiques de l'adolescence. »³⁹

On pourrait retracer dans le détail des pages autobiographiques les diverses étapes de cette lutte entre les dispositions et les habitudes intellectuelles. Nous avons déjà noté dans l'introduction l'insistance de Piaget lui-même à dire le rôle salvifique de ses habitudes, et nous avons rapporté comment, pour éviter « de se compromettre

34. *Sagesse et illusions...*, p. 11.

35. *Conversations libres...*, p. 27. Les romans de Proust le passionnent : « La manière dont il reconstitue un personnage à travers une série de perspectives successives ».

36. *Sagesse et illusions...*, p. 10. Voir aussi l'*Autobiographie* (pp. 131 et 132) pour le présent contexte.

37. *Autobiographie...*, p. 132.

38. *Sagesse et illusions...*, p. 11.

39. *Autobiographie...*, p. 132; *Sagesse et illusions...*, pp. 15 et sv.

scientifiquement », il avait choisi le moyen détourné d'un roman pour publier la première élaboration non scientifiquement vérifiée d'un système qu'il brûlait pourtant de faire connaître, cédant ainsi à la tentation de créer. On peut voir là un trait qu'il reprochera plus tard aux philosophes, ou encore une disposition personnelle très forte pour l'écriture et la publication. Deux autres exemples suffiront pour illustrer cette lutte. Au cours de l'enseignement qu'il assumait comme successeur de son maître (A. Reymond), il prit fortement conscience du conflit interne que lui causait l'opposition de ses habitudes de vérification de biologiste et de psychologue et la tentation continue de la réflexion spéculative « dont j'apercevais de plus en plus clairement l'impossibilité de la soumettre à un contrôle. »⁴⁰ Enfin, victoire momentanée des dispositions mais cause d'un grave défaut (corrigé par la suite) : la trop grande confiance accordée tout d'abord à l'expérimentation verbale avec les enfants plutôt que le recours aux schèmes de conduite liés à la manipulation des objets⁴¹, ceux-ci donnant davantage prise à la vérification scientifique que les interactions verbales.

Piaget voit dans la diversité des accommodations la source des originalités individuelles.⁴² L'étude que nous venons de faire semble démontrer que l'originalité de l'adaptation individuelle par accommodation reflète la dialectique des dispositions et des habitudes dont témoigne le vécu individuel de Piaget beaucoup plus que le milieu formateur comme il l'affirmait dans la phrase citée au début de cet article. Sans doute les intérêts de Piaget pour la méthode historico-critique et pour la psychologie, par exemple, reflètent-ils la tradition de son milieu formateur comme il l'a lui-même noté dans sa leçon inaugurale.⁴³ Beaucoup d'autres que lui ont subi la même influence, mais ce qui a compté, ce qui est original, c'est ce que Piaget en a fait et que son vécu illustre d'une manière pas facilement généralisable sans précaution. Paradoxalement, ce qui est quasi automatiquement généralisable, c'est le détail du vécu intellectuel quotidien. Notre sujet est le seul à avoir inventé l'épistémologie génétique, tout comme pour Einstein, de tous ceux qui ont partagé le vécu du même milieu sans partager son vécu personnel, aucun n'a inventé la relativité.

D'autre part, si l'équilibre *des intérêts* est spécifique et original, *l'intérêt*, la force du moteur comme tel a quelque chose de commun à tous : la domination d'un mode, qui peut aller jusqu'à l'exclusion des autres. À ce point de vue, on peut dire qu'à la mathématique contemplative d'Einstein correspond la biologie englobante de Piaget :

« Ma conviction est qu'il n'y a aucune espèce de frontière entre le vital et le mental ou entre le biologique et le psychologique. »⁴⁴

40. *Sagesse et illusions...*, p. 20.

41. *Autobiographie...*, p. 139.

42. *Conversations libres...*, pp. 80 et sv. C'est ordinairement l'assimilation qui est considérée comme le pôle du sujet. Il y a ici un point qu'il serait intéressant d'approfondir, mais il relève de la théorie piagétienne plutôt que du vécu qui nous intéresse ici.

43. *Psychologie et critique...*, p. 194.

44. *Conversations libres...*, p. 16.

« ... le problème biologique central des relations entre l'organisme et le milieu englobe et domine celui des relations entre l'intelligence et le réel, donc entre le sujet et l'objet. »⁴⁵

C'est bien sûr le sujet épistémique dont il est question dans la seconde citation. Mais la caractéristique universelle de l'intérêt dans son aspect purement énergétique est le fait que le mode des habitudes finit par englober le sujet individuel lui-même. C'est ce que j'appellerais la loi de l'enfermement du sujet, phénomène de centration finale qui répond à celui de l'égoïsme initial. La profondeur de cet enfermement semble être directement proportionnelle à la hauteur du sujet, comme en témoigne cette réflexion d'Edgar Morin se défendant des attaques de R. Thom récemment parti en croisade contre les supôts du Hasard et du Désordre :

« Plus étonnante encore est l'incapacité de concevoir le point de vue d'autrui : ainsi je reste ahuri de voir, dans le compte rendu du débat Chomsky/Piaget sur l'inné et l'acquis... qu'en centaines de pages les deux champions, suivis de leurs féaux chomskiens et piagétien, demeurent chacun aveugles à la position et à l'argumentation de l'autre. »⁴⁶

On ne peut s'empêcher de penser à ce défi lancé par Piaget :

« Donnez-moi l'exemple de deux métaphysiciens qui s'accordent quand ils ne sont pas disciples, quand l'un n'est pas disciple de l'autre. »⁴⁷

La vie intellectuelle est ainsi faite, semble-t-il, que les grands penseurs doivent aller tellement loin au bout de leur pensée que celle-ci ne puisse que susciter, non le consensus, mais le désaccord, dont la critique fera progresser la science commune. Le Piaget de l'interdisciplinarité avait vu juste sur ce point, du moins en théorie, car la confrontation interdisciplinaire doit conduire jusqu'à une véritable *interaction*. L'accoutumance favorise la connaissance en un sens auquel Aristote ne semble pas avoir pensé, bien qu'il ait affirmé que la connaissance progresse en partie grâce aux erreurs de ceux qui sont venus avant nous. La puissance du moteur est elle aussi, et de cette façon, finalisée par les contenus qu'elle valorise et dont l'originalité constitue un apport au progrès de la connaissance. Dans cette perspective, revenons à l'unique idée de Piaget pour conclure.

4. Conclusion

Même si elle emprunte des éléments à des œuvres postérieures, notre étude se limite à ce qu'on pourrait appeler le premier Piaget, celui que Piaget lui-même décrit dans son autobiographie en 1950. Mais le postulat de la relation entre l'enfant et le primitif, non seulement est la meilleure traduction de l'unique idée que Piaget nous présente comme sa contribution au cours de cette période, mais constitue l'intuition

45. *Autobiographie...*, p. 156. Biologie englobante à laquelle on pourrait adresser la critique que Piaget faisait du sociologisme de la connaissance (*Psychologie et critique...*, p. 205): « ... dont le succès est inquiétant dans la mesure où il est complet ».

46. *Le Débat*, n° 6, 1981.

47. *Conversations libres...*, p. 30.

profonde qui caractérisera le Piaget total, depuis les fossiles de son enfance jusqu'aux nouveaux possibles de sa maturité.⁴⁸ Fort de la personnalité intellectuelle dont nous avons tenté de dégager les traits originaux, son génie a marqué de son sceau cette idée biologique du lien entre l'ontogenèse et la phylogenèse. À l'origine, cette idée est née en embryologie et consiste à voir dans les étapes du développement de l'embryon d'un être vivant la récapitulation des formes successives de l'être vivant au cours du processus général de l'évolution depuis le début de la vie dans le temps. L'évolution apparaît ainsi comme une totalité équilibrée. En projetant cette idée au plan des structures intellectuelles à partir de la biologie, Piaget, dans un geste hardi, nous présente l'image saisissante d'un esprit comme déjà englobé dans les formes les plus élémentaires de la vie. On peut tout aussi hardiment renverser l'image, sans pour autant s'appuyer nécessairement sur le postulat de Hegel. Piaget verrait sans doute ce renversement comme le fait d'un philosophe qui raconte ce qu'il désire⁴⁹ et qui s'arroge le droit, comme tant d'autres, « de parler de tout sans méthode de vérification »⁵⁰ ; mais lui-même s'est réclamé du sujet pour répondre à des questions délicates sur la foi : « Croire au sujet, c'est croire à l'esprit. En ce sens, je suis resté immanentiste. »⁵¹ L'idée dominante et la plus originale de Piaget est en réalité une idée philosophique, relevant de ce qu'il appelle la fonction heuristique de la philosophie, mais que la philosophie pourrait à bon droit développer à sa manière, n'en déplaise à son auteur. En réalité, c'est dans cette idée que toute l'expérimentation de Piaget trouve son sens.

En effet, renverser l'image demanderait autant de précaution que pour la prouver. La seule analyse des faits expérimentaux de la psychogenèse ne permet pas de faire de cette hypothèse une vérité au sens piagétien. Piaget est d'ailleurs conscient des difficultés dès les premières formulations de l'hypothèse :

« Ce qui est commun au primitif et à l'enfant dérive dès lors de l'esprit individuel de l'enfant... et le primitif, pour autant qu'il est semblable à l'enfant, n'est qu'un adulte resté enfant par l'esprit. Il va de soi que la détermination de ces analogies entre l'enfant et le primitif est, en fait, extrêmement délicate. Mais en principe, notre règle semble légitime. »⁵²

Un an auparavant, tout en reconnaissant qu'il s'était peut-être déjà avancé trop vite dans certaines comparaisons entre la pensée symbolique et la pensée de l'enfant⁵³, Piaget avait affirmé sans ambages :

« Nous croyons qu'un jour viendra où l'on mettra la pensée de l'enfant sur le même plan, par rapport à la pensée adulte, normale et civilisée, que la "mentalité

48. Il est encore trop tôt pour prédire si l'histoire définira un second, ou même un troisième Piaget... celui de l'interdisciplinarité, celui de l'équilibration majorante, celui de l'ouverture aux nouveaux possibles. Pour leur rendre justice à tous, il faudrait être de ces « lecteurs très consciencieux » qui ne jugent pas sur les premières œuvres mais vont jusqu'aux plus récentes (*Autobiographie...*, p. 139).

49. *Conversations libres...*, p. 29.

50. *Sagesse et illusions...*, p. 287.

51. *Conversations libres...*, p. 82.

52. *Psychologie et critique...*, p. 206.

53. Voir l'article portant ce titre dans *Archives de philosophie*, 18, 1923.

primitive” définie par M. Lévy-Bruhl, que la pensée autistique et symbolique décrite par M. Freud et par ses disciples, et que la “conscience morbide”, à supposer que ce concept, dû à M. Ch. Blondel, ne fusionne pas un jour avec le précédent. Mais gardons-nous d’esquisser ici des parallèles dangereux au cours desquels on oublie trop les divergences fonctionnelles.»⁵⁴

Outre le fait que, contrairement à l’enfant, le primitif est un adulte socialisé⁵⁵, il y a beaucoup de difficultés à préciser la portée exacte de la comparaison.⁵⁶ Il faut aussi tenir compte de la diversité culturelle des enfants contemporains⁵⁷... et aussi des primitifs ! Qu’en est-il de l’enfant du primitif ? L’hypothèse de Piaget que tous les enfants repartent à zéro n’est valable qu’au niveau du sensori-moteur, et encore !⁵⁸ Mais la difficulté la plus grave porte sur la validité du postulat comme tel et met en cause la possibilité de vérification qui est la pierre d’angle de la conception piagétienne de la vérité scientifique, et ceci, à deux points de vue. Comment prouver que cet être hypothétique qu’on met en relation avec l’enfant est le primitif véritable, et non pas plutôt l’image d’un être ancien résultant de l’interprétation et de la projection du savant contemporain ? D’autre part, dans quelle mesure la représentation qu’on se fait aujourd’hui de l’histoire de la science pour valider cette relation entre l’enfant et le primitif n’est-elle pas sujette à la même caution ?⁵⁹ Poser ces questions revient-il à mal interpréter Piaget, comme le laisserait entendre cette affirmation, malgré tout quelque peu hésitante, de R. Garcia :

« Il me semble qu’en général Piaget est mal compris. C’est vrai que peut-être l’ambition, je ne sais si c’est l’ambition de Piaget, mais enfin l’intention de l’épistémologie génétique, c’est de donner une sorte de description et d’explication globale de la connaissance... Cela veut dire seulement trouver l’unité entre l’être humain comme être biologique, l’enfant et l’homme courant, pas sophistiqué, et l’homme de science, trouver l’unité du développement, non pas à travers une théorie unifiante, réductive, mais à travers la découverte de mécanismes communs.»⁶⁰

Le seul absent de cette énumération est celui qui est pourtant la vraie cause de tout le problème : le primitif et son mystère.

54. *Le jugement et le raisonnement chez l’enfant*, 1967, p. 158 ; publié pour la première fois en 1924.

55. *Introduction à l’épistémologie...*, p. 74 ; voir *Conversations libres...*, p. 152.

56. *Conversations libres...*, 3^e et 9^e entretiens ; voir l’article de *L’Express*.

57. *Psychology Today...*, p. 27 ; voir *Conversations libres...*, p. 149.

58. Pour Piaget, c’est avant l’apparition du langage que l’enfant constitue un modèle pur (*Autobiographie...*, p. 139 ; *Conversations libres...*, pp. 40 et sv. ; *L’Express...*, p. 49). D’autre part, comment concilier l’idée d’un perpétuel recommencement à zéro dans un processus d’évolution progressive « d’équilibration majorante » saisi par le postulat de la rencontre entre la phylogénèse et l’ontogénèse qui sert à expliquer le processus lui-même, dans une approche épistémologique pour laquelle il n’y a pas de commencement absolu ?

59. « Il en est ainsi de l’enfant et de la science. Tant qu’elle a cru pouvoir s’installer directement dans l’espace et le temps absolus... » (*Jugement et raisonnement...*, p. 157).

60. *Conversations libres...*, p. 153. On voit mal comment une recherche de l’unité ne serait pas unifiante, ou comment des mécanismes communs seraient moins réducteurs qu’une théorie commune, d’autant plus que la science contemporaine tend de plus en plus à substituer les mécanismes aux théories.

En tant que philosophe, je refuse de dissocier ainsi l'épistémologie génétique de son fondateur, ne serait-ce que parce qu'un jour, celui-ci a commis le lapsus significatif de dire « philo... » en pensant épistémologie.⁶¹ Piaget et Lévi-Strauss ont en commun d'être, parmi les penseurs contemporains qui ont le plus contribué au développement de la pensée philosophique, ceux qui en même temps constituent les témoins les plus illustres de la crise contemporaine de la philosophie — et non la crise de la philosophie contemporaine. Ce sont deux « déconvertis » de la philosophie régnante qui, ni l'un ni l'autre, n'ont jamais cessé de faire de la philosophie sous prétexte de science. L'intuition profonde de Lévi-Strauss est celle de la Structure Inconsciente. Je préfère de beaucoup d'intuition centrale de Piaget car elle glorifie l'union de la Pensée et de la Vie.

61. *Conversations libres...*, p. 21 ; d'autant plus que Piaget lui-même se dit d'accord avec l'interprétation freudienne des lapsus (p. 130).